

Moscou et l'image de la Russie dans les revues surréalistes de langue française

À la différence de Dada, il n'y a pas eu de mouvement surréaliste en Russie. Cependant, a priori, c'est-à-dire les yeux fermés, Moscou et, plus précisément, la Russie communiste, occupent une place prépondérante dans l'imaginaire surréaliste. La première génération des membres de ce mouvement avait vingt ans lors de la Révolution d'octobre, et il serait bien étonnant qu'elle n'ait pas laissé de traces profondes chez ceux qui se définissaient avant tout comme des révolutionnaires. D'autant plus que dès 1920 deux d'entre eux, Aragon et Breton, enthousiasmés par la création du Parti communiste français, issu de la scission de Tours, s'enquirent des manières d'y adhérer.

Ils eurent donc les yeux tournés vers « la patrie de la révolution », sans toujours savoir ce que cela pouvait impliquer pour leur propre pratique esthétique et politique. Ainsi, le cahier de la permanence du Bureau de recherches surréalistes¹ les montre-t-il s'organisant comme un mouvement clandestin, employant des noms de code, avec des procès verbaux et des décisions secrètes, à l'instar d'un tout jeune Parti communiste surveillé par la police.

Certains d'entre eux avaient des origines familiales russes : Théodore Fraenkel, Georges Malkine. Un autre, comme Georges Neveux, qui fit un bref séjour parmi les surréalistes parisiens, était né en Russie (à Poltava, en 1900). Et il ne faudrait pas minimiser le rôle des égéries russes que furent Gala pour Éluard, Elsa Triolet pour Aragon. N'oublions pas que Breton, se promenant rue Lafayette après avoir acheté le dernier ouvrage de Trotski à la librairie de L'Humanité y rencontre une jeune femme qui lui dit être née à Lille : « Elle me dit son nom, celui qu'elle s'est choisi : "Nadja, parce qu'en russe c'est le commencement du mot espérance, et parce que ce n'en est que le commencement."² »

Pourtant, à une époque où il était de bon ton parmi les intellectuels de faire le voyage de Moscou³, ils ne furent pas nombreux ceux qui, parmi les surréalistes, se rendirent en Russie ou, pour mieux dire, en Union Soviétique, hormis Aragon et Sadoul, sur lesquels je reviendrai. Mais, à leurs débuts, c'étaient les Ballets russes de Diaghilev qui portaient les couleurs de l'avant-garde. Ils furent prompts à les condamner. Y participer, d'une manière ou d'une autre, fut cause de leur vindicte. Au moment où Breton s'éloigne ouvertement de Dada, Aragon publie son « Projet d'histoire littéraire contemporaine » où il mentionne les Ballets russes à deux reprises, ainsi que la révolution russe, sans s'étendre davantage⁴. [puis dans la nouvelle série de la même revue, à propos d'un vol de fourrures (n° 4, p. 3)]. Plus tard, le même Aragon allait esquisser une explication de leur hostilité première :

« Le débat pour lequel vers 1910 on pouvait se passionner aboutissait dans le décor des Ballets russes à une sorte de faveur officielle dont la trace serait retrouvable dans les décrets gouvernementaux de 1919, et les instructions ministérielles officieusement données aux fabricants du faubourg Saint-Antoine de travailler à l'avènement d'un style moderne en vue de l'exposition de 1925⁵. »

¹. Bureau de recherches surréalistes, octobre 1924-avril 1925, présenté et annoté par Paule Thévenin, Gallimard, 1988, 172 p., coll. Archives du surréalisme.

². André Breton, Nadja, Gallimard (1928), Le Livre de poche, 1964, p. 21.

³. Voir Fred Kupferman, Au pays des soviets. Le voyage français en Union Soviétique, 1917-1939, Gallimard, coll. « Archives », 1979, qui dénombre 125 récits.

⁴. Littérature, n° 12, 1^{er} septembre 1922, p. 29.

⁵. La Révolution surréaliste (désormais abrégé en RS), n° 12, p. 62.

Mais la justification la plus précise, sinon la plus exacte, se trouve dans la Protestation publiée par Aragon et Breton dans *La Révolution surréaliste* n° 7, du 15 juin 1926 : « C'est en ce sens que la participation des peintres Max Ernst et Joan Miró au prochain spectacle des Ballets russes ne saurait impliquer avec le leur le déclassement de l'idée surréaliste. Idée essentiellement subversive qui ne peut composer avec de semblables entreprises, dont le but a toujours été de domestiquer au profit de l'aristocratie internationale les rêves et les révoltes de la famine physique et intellectuelle. » (p. 31). Je viens de citer une des revues qui constituent mon corpus d'investigation. En effet, celles-ci composent (même lorsque les articles sont signés individuellement) un lieu d'expression collective, attestant la parole du groupe. Leur exploration systématique s'impose d'autant plus qu'un tel travail n'a guère été développé jusqu'à présent, dans la mesure où la critique dans son ensemble s'est plutôt intéressée à l'expression individuelle. J'examinerai donc l'image donnée de la Russie dans les organes officiels du mouvement, soit, successivement : *La Révolution surréaliste* (1924-1929), *Le Surréalisme au service de la révolution* (1930-1933) et *La Brèche* (1961-1967), non sans une plongée préalable dans *Littérature* (1919-1924), revue précédant la naissance du groupe, un moment ralliée à Dada, où furent agitées néanmoins certaines idées qui allaient s'épanouir dans le surréalisme, et en me référant aux divers tracts et manifestes publiés par le mouvement de 1922 à 1969⁶.

Nul ne pourra s'en étonner : notre parcours suivra les surréalistes de l'indifférence active à une adhésion non moins virulente pour s'achever sur une réprobation systématique. I. « Moscou la gâteuse »

Lorsqu'ils fondent la revue *Littérature*, Breton, Aragon et Soupault sont, quoi qu'on dise, des poètes en quête d'une nouvelle forme d'expression, et ils ouvrent leur revue à des écrivains susceptibles de rivaliser, dans le goût du public, avec la *Nouvelle Revue Française* qui n'a pas encore reparu. Même si Philippe Soupault peut être qualifié de poète des départs, rien n'indique chez eux qu'ils aient le goût des voyages ni de l'étranger. Mais la revue *Dada* paraît à Zurich depuis 1916, et voici que Tristan Tzara pose ses valises à Paris en janvier 1920, pour n'en plus repartir. Un moment, *Littérature* deviendra l'organe du Mouvement Dada, jusqu'à ce que Breton, lâchant tout, décide vouloir se tourner vers ce qui le réclame, qu'on nommera surréalisme, et qui s'affirmera par le scandale. Telles sont les trois étapes caractérisant l'évolution du groupe *Littérature* en général, par rapport à la Russie en même temps, jusqu'à ce qu'Aragon nomme « Moscou la gâteuse ».

A. Préludes littéraires

La première apparition de la Russie dans *Littérature* (n° 8, octobre 1919), vient sous la plume d'Aragon. Un Aragon très jeune romancier, puisque son texte est daté de 1903-1904 (il avait alors 6 ans). Il s'agit d'un roman en deux parties comprenant de nombreux et très brefs épisodes, une sorte de condensé de Jules Verne, intitulé « Quelle âme divine », montrant la famille de Noissent en route pour Saint-Pétersbourg, où elle doit s'installer au 3 de la rue Pierre-le-Grand. Cela se passe en 1885. Les personnages trouvent le Palais et la cathédrale fort jolis. Mais une mystérieuse visite les contraint à gagner la Sibérie par Irkoutsk, Striétnensky, Para, Smolensk, à la recherche du Prince Serge Yorpanoff. Ils ont été dénoncés par la bonne. Protégés par le capitaine Sand, ils rejoignent le Prince et tous regagnent la France sans problème. Le récit, elliptique et bref, se déroule à grand renfort de termes russes empruntés au Général Dourakine. Il s'agit là d'une sorte de provocation, la revue donnant un texte d'enfant, aussi doué fût-il, pour l'exemple d'une œuvre d'avant-garde, où la Russie n'était qu'une vague image d'Épinal, un succédané de littérature.

⁶. Tracts surréalistes et déclarations collectives, 2 vol. présentés par José Pierre, Paris, Losfeld, 1980-1982.

De fait, une mention de la Russie précédait cet épisode, dans le n° 6 de la revue. Il s'agit d'une pancarte, dans un dessin non reproduit d'une lettre de Jacques Vaché à Théodore Fraenkel du 16-6-17, ainsi décrit : « Un médecin traîne péniblement une carriole sanitaire pourvue d'une queue et fumant la pipe. Une flèche indique la Russie... » (p. 12). C'est une allusion au départ annoncé de Fraenkel pour la Russie dans le cadre de la mission militaire chirurgicale française (30 juin 1917-mai 1918), où il assistera à la Révolution d'octobre, sans d'ailleurs que cela ait une conséquence apparente sur ses écrits ni ceux de ses camarades. Au demeurant, Jacques Vaché avait dressé de lui un portrait sympathique, quoique fantaisiste, dans une de ses nouvelles, publiée après sa mort par André Breton : « Théodore Letzinski comme tous les étudiants russes était anarchiste ; et ses yeux légèrement fendus en amande, très doux, avaient des éclairs quand on parlait des possessions que son père avait sur les bords du Diachylon. » (« Le sanglant symbole », RS, n° 2, p. 19).

Aragon, poursuivant dans la voie lapidaire, rend compte, par une de ses critiques synthétiques, du recueil *Prikaz* d'André Salmon, qui, pour lui, évoque la Russie des cartes de géographie (*Littérature*, n° 10, décembre 1919, p. 27). La même publication comporte un article de Philippe Soupault rendant compte d'une manifestation publique où un orateur, retour de Russie, exposant ses impressions sur le régime bolchevik fut interrompu par des perturbateurs au nom de Lénine et de Sadoul⁷ (*ibid.* p. 29). On se demande quelle conclusion tirer d'une telle information. En revanche, la critique du même Soupault au sujet des Ballets russes dans le n° 12 (février 1920) est sans équivoque : c'est pour lui, comme on l'a vu ci-dessus pour ses compagnons, un excès artistique.

B. Dada

Le numéro suivant de *Littérature*, en mai 1920, marque la conversion de la revue à Dada. On n'est pas surpris d'y trouver un texte de Francis Picabia proclamant que « Dada a le nez petit, à l'aspect russe » (n° 13, p. 5), tandis qu'un américain, W. C. Arensberg énonce : « DADA est américain, DADA est russe, DADA est espagnol, DADA est suisse, DADA est allemand, DADA est français, belge, norvégien, suédois, monégasque. » (n° 13, p. 15). C'est dire que Dada n'a pas de nationalité, qu'il transcende les patries, et qu'il se veut sans origine particulière. Pourtant, un peu plus tard, lors de « L'Affaire Barrès », procès fictif mené par Dada à l'encontre du romancier, dont le compte rendu fut publié dans le n° 20 de *Littérature* en août 1921, le témoin Serge Romoff accuse Barrès de nationalisme destructif. Convié à s'en expliquer, il donne l'exemple opposé de la Révolution russe (p. 9). Mais ce n'est là qu'un cas isolé, d'un artiste Russe de Paris gagné par l'image séduisante du sort fait en Union soviétique à un peintre tel que Chagall, n'engageant en rien le Mouvement. Cela prouve, tout au plus, que les Dadas ne sont pas indifférents à la peinture qui s'élabore en Russie. D'après la relation qu'en donne M. A. Cassanyes, Breton aurait, dans sa conférence intitulée « Caractères de l'esprit moderne et ce qui en participe », mentionné à Barcelone en novembre 1922, « la couleur éclatante et d'instinctivité du Russe Kandinsky » (*Littérature* n. s. n° 9, p. 23). À la suite, un entrefilet d'Aragon déclarait qu'il refusait de prêter son nom à l'Union des Artistes Russes pour l'organisation du Bal Bullier, précisant : « J'ai l'honneur de l'informer que ses petits protégés peuvent tous crever, la sainte Russie crier à la garde, je n'admettrai pas qu'on m'associe à de bonnes œuvres » (n° 9, 1^{er} février-1^{er} mars 1923, p. 24). On reconnaît là l'insolence dont Aragon se faisait vertu, sans pouvoir en conclure qu'il prenait parti contre les émigrés.

On n'en reste pas moins perplexe, à la lecture en dernière page de cette lettre anonyme publiée par la rédaction : « Messieurs, nous avons le plaisir de vous informer que nous vous expédions

⁷. Il ne s'agit pas du surréaliste G. Sadoul, mais du capitaine Sadoul, acquis à la cause bolchevique.

par ce courrier la douzaine d'enfants français morts de faim que vous nous réclamez en échange des spécimens russes que vous avez eu la bonté de nous envoyer⁸. » À quelle fin ce message ? désorienter ? rappeler les misères de ce temps ? dauber la prose journalistique friande de fausses informations ?

Dans le premier numéro de *La Révolution surréaliste*, les suicides de russes et d'américains en France sont donnés pour équivalents. Pourtant, si un général russe apparaît dans le rêve de Max Morise, cela manifeste bien une présence du pays des Soviets dans l'imaginaire le plus profond ! Y a-t-il jugement d'époque ou prémonition quand le rêveur qualifie le régime soviétique de fascisme : « Cependant le bonimenteur, après avoir expliqué que le fascisme sera vaincu par un fascisme plus fort, un fascisme dans la manière "russe", nous présente le fusil d'un modèle nouveau et étonnant qu'on distribue aux troupes... » (RS n° 3, p. 2).

C. Dédain absolu

Marquant la naissance de leur mouvement par un acte d'éclat, les surréalistes publient un brûlot à la mort d'Anatole France, intitulé « Un cadavre », le 18 octobre 1924. Virtuose de l'injure, Aragon demande : « Avez-vous déjà giflé un mort ? » et développe : « Je tiens tout admirateur d'Anatole France pour un être dégradé. Il me plaît que le littérateur que saluent à la fois aujourd'hui le tapir Maurras et Moscou la gâteuse, et par une incroyable duperie Paul Painlevé lui-même, ait écrit pour battre monnaie d'un instinct tout abject, la plus déshonorante des préfaces à un conte de Sade, lequel a passé sa vie en prison pour recevoir à la fin le coup de pied de cet âne officiel. » Ainsi donc étaient renvoyés dos à dos l'extrême droite et l'extrême gauche, la gauche parlementaire n'étant pas épargnée. Outre l'émotion suscitée dans l'opinion publique, les jeunes rédacteurs de la revue *Clarté* ne manquèrent pas de relever le propos injurieux pour la patrie communiste. En se faisant l'écho de la polémique qui s'en suivit, *La Révolution surréaliste*⁹ témoigne bien d'un accord tacite, sinon unanime, sur l'opinion que les surréalistes se font alors de la révolution russe. Moscou est la métaphore du gouvernement bolchevique, c'est-à-dire du communisme même. Aragon y considère la révolution russe comme une « vague crise ministérielle », une « misérable petite activité révolutionnaire », mesurée à l'aune de la révolution surréaliste, révolution de l'esprit que postulent les surréalistes. Ce qui en fait des adversaires de classe aux yeux des rédacteurs communistes, à qui Aragon a beau jeu de rétorquer qu'ils sont eux-mêmes des écrivains bourgeois, et qu'il ne laissera pas, comme en 1830, accaparer la Révolution (avec un grand R) par de tels individus.

La position de Robert Desnos n'est pas différente. Chargé de formuler la position du groupe au sujet de la question juive, il annonce d'emblée le débat : il s'agit « de prendre parti dans la grande querelle de l'esprit contre la matière » et, partagée entre l'Orient et l'Occident, « La Russie balancée entre ses deux fragments antagonistes n'a pas affirmé sa volonté dans un sens spirituel. » (RS n° 3, p. 8). C'est le moins que l'on puisse écrire, en avril 1925 !

II. L'adhésion au PC

Cette attitude était trop excessive pour ne pas cacher une curiosité certaine, et bientôt une grande attirance pour le pays qui avait réalisé la révolution. D'autant plus que la politique culturelle de celui-ci était animée par un esprit ouvert et séduisant comme Lounatcharski, et qu'ils découvraient les qualités humaines d'un Trotski. Pour eux, ces gens là étaient bien différents des piètres écrivains engagés dans le Parti en France, illustrant une littérature du passé, à l'instar d'Henri Barbusse, et cela devait les engager à entrer au Parti communiste français, pour, de cette manière, atteindre Moscou.

⁸. *Littérature*, n.s. n° 3, 1^{er} mai 1922, p. 24.

⁹. n° 2, 15 janvier 1925.

A. Rapprochements

Paradoxalement, la controverse avec Clarté entraîne un rapprochement avec ses responsables. Des rencontres ont lieu, et même une tentative de fusion avec les animateurs des revues Clarté, Correspondance, Philosophies, qui aurait dû aboutir à la publication d'une seule revue, La Guerre civile. La déclaration « La révolution d'abord et toujours » proclame : « 1° Le magnifique exemple d'un désarmement immédiat, intégral et sans contrepartie qui a été donné au monde en 1917 par Lénine à Brest-Litovsk, désarmement dont la valeur révolutionnaire est infinie, nous ne croyons pas votre France capable de le suivre jamais... » L'affaire ne se fit pas, mais La Révolution surréaliste accueillit certains de ses interlocuteurs. Le même Fourier, auquel Aragon répondait vertement, commence à se démarquer de la position officielle du Parti en plaidant pour la poursuite de la révolution, notamment dans les États occidentaux. Il déclare : « Certes la révolution russe a donné à la classe ouvrière sa première organisation puissante de combat : un État prolétarien, une armée rouge. Mais il serait dérisoire pour des communistes de prétendre s'en tenir à ce seul acquit et d'attendre du seul État soviétiste de nouvelles conquêtes révolutionnaires. Il est trop évident, au contraire, que le sort même de l'U. R. S. S. (100 millions de paysans pour 9 millions d'ouvriers environ) est étroitement lié à de nouvelles actions de masses du prolétariat dans les États capitalistes les plus évolués. » (RS n° 7).

Lors de ces grandes manœuvres, Breton, ému à la lecture de l'ouvrage de Trotski sur Lénine, a pris conscience de l'outrance du verbe aragonien, entravant les démarches entreprises pour l'ancrage du mouvement dans la sphère politique. Il ramène les propos de son ami à une plus juste mesure : « À certaines allusions qui ont été faites ici-même et ailleurs on a pu croire que d'un commun accord nous portions sur la Révolution russe et sur l'esprit des hommes qui la dirigèrent un jugement assez peu favorable et que, si nous nous abstenions à leur égard de critiques plus vives, c'était moins par manque d'envie d'exercer sur eux notre sévérité, que pour ne pas rassurer définitivement l'opinion, heureuse de n'avoir à compter qu'avec une forme originale de libéralisme intellectuel, comme elle en a vu et toléré bien d'autres, d'abord parce que cela ne tire pas à conséquences, du moins à conséquences immédiates, ensuite parce qu'à la rigueur cela peut être envisagé, par rapport à la masse, comme pouvoir de décongestion¹⁰. » Il poursuit encore plus clairement : « Il n'en est pas de même des révolutionnaires russes, tels qu'enfin nous parvenons à les connaître un peu. Voici donc ces hommes de qui nous avons tant entendu médire et qu'on nous représentait comme les ennemis de ce qui peut encore trouver grâce à nos yeux, comme les auteurs de je ne sais quel encore plus grand désastre utilitaire que celui auquel nous assistons. Voici que dégagés de toute arrière-pensée politique, ils nous sont donnés en pleine humanité ; qu'ils s'adressent à nous, non plus en exécuteurs impassibles d'une volonté qui ne sera jamais dépassée, mais en hommes parvenus au faite de leur destinée, de la destinée, et qui se comptent soudain, et qui nous parlent, et qui s'interrogent. » (ibid. p. 29)

Raison de plus pour juger durement de la pauvreté des pages consacrées à la littérature par L'Humanité, qui vont à l'encontre de l'avant-garde esthétique, à ses yeux. Dans « Légitime défense¹¹ », il expose sa défiance à l'égard du quotidien qui passe pour la voix de Moscou. Il reproche en particulier à ses journalistes de se contenter de relater une actualité à courte vue, « présentant les admirables difficultés russes comme de folles facilités ». Et d'ajouter, non sans outrance : « Nous ne défendrions pour rien au monde un pouce de territoire français, mais nous défendrions jusqu'à la mort en Russie, en Chine, une conquête minime du prolétariat. »

¹⁰. André Breton, « Léon Trotski : Lénine », RS n° 5, 15 octobre 1925, p. 29.

¹¹. RS, n° 8, 1^{er} déc. 1926, pp. 30-36.

Dans son zèle révolutionnaire, Pierre de Massot, auteur d'un Saint-Just ou le Divin bourreau, salue la disparition du chef de la Tchèque : « Avec Dzerjinski, disparaît la figure la moins connue mais la plus pure de la Russie des Soviets. Ce que les journaux bourgeois vomissent sur sa dépouille aujourd'hui pour la salir n'est point calomnie, je vous le jure, et qu'on ne parle pas d'exagération ! Les misérables petits papiers français qui osent imprimer ce nom maudit sont tous bien au dessous de la vérité. Car Dzerjinski fut par excellence l'Impitoyable et personne à ses yeux ne trouvait grâce qui ne se donnait tout entier et pour toujours à la cause révolutionnaire. » (RS, n° 8, p. 15). Ce même numéro s'achevait par la sentence :

Le Cuirassé Potemkine Vivent les soviets !

B. Le pas franchi

Retournement : par la brochure *Au grand jour*, signée de cinq d'entre eux (Aragon, Breton, Péret, Unik, Éluard), les surréalistes annoncent au monde entier qu'ils ont adhéré collectivement au Parti communiste, et ils relatent leur démarche, en précisant : « Après tout, cela peut être aussi édifiant que le récit d'un voyage en Russie des Soviets. » C'est dire que l'effort intellectuel accompli par eux-mêmes vaut bien toutes les narrations touristiques, et que leur entrée au PC représente le même investissement qu'un déplacement à Moscou. Dès lors, ils vont se poser en défenseurs farouches du marxisme et du pays qui l'a mis en œuvre.

Dans sa « Philosophie des paratonnerres » (RS n° 9-10, octobre 1927), Aragon défend la méthode dialectique (celle qui caractérise Marx) contre trois vulgarisateurs français supposés enseigner la philosophie d'Héraclite. Il exécute tout d'abord un certain M. Bise, auteur de *La Politique d'Héraclite* : « Cet antidémocrate pacifiste, sa pensée politique concrète s'éclaire quand il réunit dans une phrase : "Les holocaustes de l'Orient, les proscriptions de Sylla, les Saint-Barthélemy de toutes sortes, la Terreur, les tueries de Verdun et les horreurs de Moscou". » (RS n° 9-10, p. 48) Outre l'amalgame, son crime, aux yeux d'Aragon, est bien de qualifier de « Terreur » la Révolution soviétique. Puis il cite longuement, au style indirect libre, André Fauconnet, auteur d'Oswald Spengler, le prophète du déclin de l'Occident : « Pour la Russie, elle n'appartient pas à cette culture. Pays oriental elle a été européanisée à tort par Pierre le Grand, puis Lénine : Pétrinisme, bolchevisme, sont deux pseudomorphoses ... l'âme Russe est orientée vers l'Orient, vers le berceau du christianisme primitif, vers l'étoile des rois mages ... Contre l'antéchrist venu de l'Ouest qu'il se nomme Pierre le Grand ou Lénine, elle se dresse, révoltée, haineuse et formidable, préférant le nihilisme à la servitude. » (ibid. p. 52) Peu importe l'exactitude du propos de Spengler ou de Fauconnet, l'important est qu'Aragon condamne ces auteurs, coupables de mettre en cause la Révolution russe, quand il ne les accuse pas simplement de falsifier les textes, tel Salomon Reinach écrivant dans ses *Lettres à Zoé* : « Ce que signifie le régime marxiste, la Russie bolchévique, depuis 1917, a permis à tous les gens sensés de le comprendre. La prétendue dictature du prolétariat est devenue bientôt la dictature sur le prolétariat, qui a passé du salariat à la servitude, par une véritable régression... » (RS, n° 9-10, p. 52)

Le dernier numéro de la RS voit la publication du « Second Manifeste du surréalisme » d'André Breton, où celui-ci, on ne l'a que trop dit, se livre à l'exécution de ses anciens partisans, coupables, les uns de tiédeur révolutionnaire, les autres, tel Pierre Naville et Jacques Baron, d'extrémisme tout aussi politique. Il donne aussi la parole à Marcel Fourier, cet ancien de Clarté, qui annonce, non sans illusion, la disparition de la police dans l'État soviétique : « Dans le premier stade de la transformation de la société, alors que l'État bourgeois survit sans bourgeoisie, rien ne pourrait être plus dangereux que de maintenir la notion sociale de la Police au delà de la victoire militaire du prolétariat sur la bourgeoisie. L'exemple russe est concluant.

« Dans la société prolétarienne il n'y a pas de place pour la Police, car les droits de l'homme se seront transformés. Pas de propriété privée, donc pas d'organisme de sûreté, dont le but soit

la protection de la liberté de propriété. Quant aux infractions ordinaires aux règles de la vie sociale, elles disparaîtront progressivement ou du moins ne nécessiteront plus l'existence d'une police, lorsque sera disparue l'inégalité, l'exploitation des masses, la misère et les privations de ces masses. » (« Police, haut les mains ! », RS, n° 12, p. 40). Tandis que, dans la même livraison, Georges Sadoul salue « le Guépéou, contre-police révolutionnaire au service du prolétariat, aussi nécessaire à la Révolution russe que l'Armée rouge. » (ibid. p. 45, n. 2) La partie inférieure de la même page produit un article de René Crevel donnant « Le point de vue du capitaine » (c'est de Dreyfus qu'il s'agit) où il déclare, à propos des premières marques du stalinisme dénoncées en France par Panaït Istrati : « Or, quant à moi, de la Russie nouvelle, ce qui me touche le plus, ce n'est pas l'affaire Roussakov narrée par M. Istrati, non plus que les scolies en marge de cette histoire de concierge, non, c'est le choix, pour désigner un immense territoire, d'un nom aussi honnête que U. R. S. S. » (RS n° 12, p. 40) Je me garderai bien de gloser cet enthousiasme apparemment révolutionnaire. Sans doute manquait-il à ces littérateurs une visite concrète dans le pays ! Mais est-on sûr qu'un simple voyage puisse dessiller les yeux des néophytes ?

C. Donner des gages à Moscou

Je me suis toujours demandé, sans jamais obtenir de réponse, qui avait envoyé ce télégramme expédié de Moscou à André Breton, publié en tête du premier numéro du SASDLR¹² : « BUREAU INTERNATIONAL LITTÉRATURE RÉVOLUTIONNAIRE PRIE RÉPONDRE QUESTION SUIVANTE LAQUELLE SERA VOTRE POSITION SI IMPÉRIALISME DÉCLARE GUERRE AUX SOVIETS STOP ADRESSE BOITE POSTALE 650 MOSCOU » La réponse marquait, sans équivoque, l'adhésion du surréalisme aux directives de la IIIe Internationale.

Le suicide de Vladimir Maïakovski, survenu le 14 avril 1930, émut Aragon et Breton au delà de la raison. Plusieurs de ses poèmes sont traduits, dont « Notre-Dame », la cathédrale parisienne qu'il juge plus belle que Saint-Basile de Moscou. Dans son article poétiquement intitulé « La barque de l'amour s'est brisée contre la vie courante », traduction d'un vers du poète russe, Breton, posant le problème de la place respective que doivent occuper, chez l'homme, l'adhésion à une cause collective et l'attention portée à son sort personnel, parlant autant pour lui que pour le défunt, déclarait : « Je suis, pour ma part, plus reconnaissant à Majakowsky d'avoir mis "l'immense talent" que lui accorde Trotsky au service de la Révolution russe réalisée que d'avoir, à son seul profit, forcé l'admiration par les éclatantes images du Nuage en culotte. » (SASDLR, n° 1, p. 20). Ce lui est l'occasion de régler son compte, une fois pour toutes, à la prétendue littérature prolétarienne. Dans les marges de l'article, grande place est faite à la correction administrée par Aragon à André Levinson, journaliste aux Nouvelles littéraires, russe émigré, qui insinuait que le poète était payé par le gouvernement soviétique. Sous la même disposition typographique, place est faite à un article de Boris Souvarine dénonçant les bassesses des collaborateurs de L'Humanité et des organisations liées au Parti communiste français. On pourrait y voir une manière de maintenir l'équilibre, et de rendre hommage à un révolutionnaire intègre, si son texte n'était précédé d'un chapeau des plus ambigus, le classant dans la même catégorie que ses adversaires. Jouant sur les mots, Aragon, dans un article intitulé : « Découverte du nouveau monde », s'en prend à la poésie de sacristie de Claudel et au périodique de gauche Monde, qu'il met dans le même sac. Il y relève une déclaration du metteur en scène Taïroff annonçant l'avènement d'une beauté nouvelle en URSS, et montant du Claudel ! Et c'est le directeur de Monde lui-même, de retour d'une visite en URSS, qui est pris à partie par un autre collaborateur : « M. Henri Barbusse publie un livre sur la Russie. La bande nous signale que c'est là "le livre tant attendu

¹². Le Surréalisme au service de la révolution, directeur André Breton, 6 numéros de 1930 à 1933. Abrégé en SASDLR.

sur le mystère des soviets¹³. Le mystère des soviets. Tout le volume est à la mesure de ce boniment forain¹³ [...] ».

Le même Aragon, qui s'est investi, pour l'amour d'Elsa, semble-t-il, du rôle de thuriféraire de la Russie, critiquant un numéro spécial du Crapouillot sur la guerre, observe que ce pays n'y est même pas mentionné, ajoutant ironiquement en note : « Les morts russes de la guerre n'ont pas payé les porteurs de rente russe, dites donc. » (SASDLR n° 2, p. 15)

Mais, bien entendu, la grande affaire du surréalisme avec la Russie soviétique s'est déroulée à Kharkov en 1930. L'histoire est connue : Aragon et Georges Sadoul prétendirent y faire avancer la cause des surréalistes comme avant-garde révolutionnaire, mais furent contraints de signer un texte d'allégeance. Après maintes tergiversations, le premier s'en expliqua par un article intitulé « Le Surréalisme et le devenir révolutionnaire » dans le troisième numéro du SASDLR, paru en décembre 1931. Ayant retracé le chemin parcouru, il écrit : « On sait qu'à la fin de 1930, Georges Sadoul et moi avons été en Russie. Nous avons été plus volontiers en Russie qu'ailleurs, beaucoup plus volontiers, c'est tout ce que j'ai à dire de ce qui est des raisons de ce départ. D'une façon fortuite, mis en rapport avec les organisateurs du congrès de Kharkov, nous avons été invités à ce congrès. Nous n'étions mandatés par personne et nous n'avons pas été considérés comme tels. Nous avons été invités à titre purement consultatif, nous n'avions pas part aux votes. » (SASDLR, n° 3, p. 4). Comme on le voit, le propos sur la Russie est fort bref, sinon éludé. Qu'ont pensé les deux voyageurs de la situation politique, économique et sociale du pays ? Qu'ont-ils vu réellement ? Nous ne le saurons pas. N'est pas Gide qui veut ! D'autant plus que pour eux il s'agit de prouver, par une analyse serrée des résolutions, qu'ils avaient raison d'agir comme ils l'ont fait, et qu'ils ont ainsi attaché définitivement le surréalisme au devenir du prolétariat. Du moins le croient-ils... Les surréalistes ne l'entendent pas de cette oreille. Congé définitif sera signifié à Aragon par le tract « Paillasse » en mars 1932.

Exalté par son enthousiasme révolutionnaire, Maxime Alexandre, professeur révoqué pour son militantisme, informe les lecteurs de la mesure (assez exceptionnelle, il faut le dire) qui le frappe en déclarant : « Les éclairs au ciel capitaliste, les grondements de tonnerre souterrains, nous les saluons frémissants et ravis. Que ce soient les pyramides métalliques élevées à la face du monde bourgeois par nos camarades russes, ou les coups de pierre lancés par les ouvriers français en grève, ou les sursauts héroïques des peuples coloniaux, nous les saluons comme les formes splendides d'une activité à laquelle nous sommes tout entiers dévoués. » (SASDLR, n° 3, p. 11)

Toujours sur le même plan révolutionnaire, la livraison suivante (parue au même moment, en décembre 1931) reproduit, anonymement, un document historique, une proclamation des organisations révolutionnaires de Moscou, en 1905, invitant les émeutiers à faire la différence entre les conscrits et les troupes professionnelles (p. 26). Cela tend à prouver l'humanisme de la révolution, mais, indirectement aussi, la différence avec celle de 1917 !

Une chose est sûre : les deux voyageurs surréalistes à Moscou n'ont pas entraîné la conversion de l'ensemble du groupe à leurs vues, loin de là. Soupçonnés de trahison, ils ont dû quitter le mouvement, non sans déchirements.

III. « Le vent de crétinisation qui souffle d'URSS »

A. Réserves

Deux ans après, l'atmosphère a bien changé. Les surréalistes ont bien rejoint l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires (AEAR) fondée par Paul Vaillant-Couturier, dans la mouvance du Parti communiste français, mais ils sont de plus en plus réservés à l'égard de la

¹³. Albert Valentin, « On ne vous le fait pas dire », SASDLR, n° 1, p. 48.

politique culturelle du Parti, qu'ils ont quitté pour la plupart, tandis qu'Aragon et ses partisans (Maxime Alexandre, Pierre Unik) sont devenus des appointés du Parti.

Le SASDLR, n° 5, (15 mai 1933), dans la rubrique « Correspondance », publie une lettre de Ferdinand Alquié à André Breton. Le jeune philosophe y oppose le « vent de crétinisation systématique, qui souffle d'URSS » aux valeurs défendues dans *Les Vases communicants*, d'André Breton, qu'il trouve néanmoins bien tolérant à l'égard de ce pays et de son régime. Évoquant sa propre situation affective, semblable à celle de Breton, il conclut « La place que la Nature a faite à l'homme pose bien d'autres problèmes, entièrement négligés aussi bien de l'autre côté du "mur" russe que de celui-ci » (p. 43). Ces phrases, dont il n'était en rien responsable, mais qu'il avait laissé publier, seront vivement reprochées au meneur du surréalisme dans ses démêlés avec les responsables de l'AEAR.

Comme pour donner raison à son correspondant, Breton, dans la même livraison, disserte sur le concours de littérature prolétarienne organisé par *L'Humanité*. Le Second Manifeste du surréalisme le montrait déjà fortement opposé à ce concept : « Je ne crois pas à la possibilité d'existence actuelle d'une littérature ou d'un art exprimant les aspirations de la classe ouvrière¹⁴ ». C'est donc tout à fait logiquement que dans cet article il cite Engels : « nous n'avons rien appris en littérature, si ce n'est d'Ibsen et des grands romanciers russes... » (ibid., p. 18). Et de proposer à l'AEAR la confection d'un manuel marxiste de littérature générale, contenant « un essai de révision des seules thèses marxistes que nous possédions sur la question et qui sont les thèses de Plekhanov. Nos camarades russes, en nous les présentant dans les numéros 3 et 4 de *Littérature de la Révolution mondiale* ont déjà fait sur ces thèses d'extrêmes réserves touchant l'opportunité politique et philosophique de leur auteur et j'estime que de grandes réserves littéraires et artistiques seraient aussi de mise. » (ibid., p. 18). Ce qui prouve, à tout le moins, qu'il lisait cette revue venue de Moscou, et qu'il savait en critiquer la teneur précise. De fait, Breton et ses amis sont des militants modèles de l'AEAR car ils espèrent toujours, par le biais de cette organisation, avoir l'oreille de Moscou. Éluard et Breton ne s'en cachent pas lorsqu'ils se rendent à Prague en mars 1935, à l'invitation de Vitezslav Nezval et de ses amis. Prague sera la porte de Moscou car les surréalistes tchèques sont écoutés par leur Parti.

B. Antistalinisme

Deux mois après, avec le Congrès des écrivains pour la défense de la culture, tenu à Paris en juin 1935, l'équivoque n'est plus possible. Les surréalistes mettent les choses au point dans une brochure intitulée « Du temps que les surréalistes avaient raison ». Elle s'achève par ces mots : « Quitte à provoquer la fureur de leurs thuriféraires, nous demandons s'il est besoin d'un autre bilan pour juger à leurs oeuvres un régime, en l'espèce le régime actuel de la Russie soviétique et le chef tout-puissant sous lequel ce régime tourne à la négation même de ce qu'il devrait être et de ce qu'il a été. Ce régime, ce chef, nous ne pouvons que leur signifier formellement notre défiance » (août 1935).

Allait suivre la mobilisation des surréalistes contre les procès de Moscou, en compagnie de nombreux démocrates. Ce fut d'abord « L'appel aux hommes » de 1936, puis les déclarations d'André Breton au meeting du Parti communiste ouvrier internationaliste, « La Vérité sur le Procès de Moscou » (3 septembre 1936) où il proposait de substituer le mot d'ordre « Défense de l'Espagne révolutionnaire » au précédent « Défense de l'URSS » ; et son discours, le 16 janvier 1937, à propos du second procès, qui mettait clairement Staline en cause. Je me suis toujours demandé comment Breton, qui, en dépit de sympathies affirmées pour l'homme Trotski, n'était pas trotskiste, avait pu être des rares intellectuels français à déceler les manœuvres staliniennes, au rebours de plusieurs voyageurs, incapables de rien voir sur place.

¹⁴. André Breton, *Second Manifeste du surréalisme*, dans *Manifestes...*Gallimard, Idées, p. 113.

N'ayant pas d'informateur particulier, c'est à son effort permanent d'analyse critique qu'il doit de ne pas s'être laissé abuser par les fausses confessions des condamnés. C'est aussi qu'il n'a pas craint, comme il l'a fait savoir à ses compagnons londoniens lors de la création de la FIARI, de mettre en cause le régime soviétique. Au risque de soulever une polémique avec les représentants attirés de l'URSS, il préférait l'appui du prolétariat international et refusait de cacher la vérité du régime stalinien.

C. Après Staline

En l'absence de témoignage précis, il est difficile de dire quelle image les surréalistes, ceux du moins qui ont pris le parti de Breton, se sont fait de la résistance russe à l'envahisseur, puis de l'extension du régime soviétique en Europe de l'Est. Du fait de son exil aux États-Unis, Breton et ses amis passent, aux yeux de la presse communiste française, pour des tenants de l'américanisme, et, en dehors de la presse de droite, on ne leur laisse guère l'occasion de s'exprimer.

Pour des raisons pratiques, exposées en introduction, je m'en suis tenu à l'examen des tracts et de la seule revue *La Brèche* (1961-1967) pour ce qui concerne la fin du Mouvement. Pour son premier numéro, *La Brèche* s'offrait le plaisir d'une mystification mettant directement en cause les dirigeants soviétiques. La revue prétendait publier un article paru dans *Literatournaïa Gazeta* sous la plume d'un prétendu Kazanov-Lavrentiev (Laurent Casanova, l'idéologue du Parti communiste français), adapté par José Pierre, annonçant que l'art abstrait serait le nouvel enjeu de la guerre froide, et que par conséquent il était temps de réhabiliter Kandinsky, Malevitch, Tatlin, car : « l'art abstrait est un produit du sol russe qu'il nous faut réacclimater¹⁵. »

Le numéro suivant s'ouvrait sur un portrait de Natalia Sedova Trotski, morte en 1962, à laquelle le surréalisme entendait rendre hommage. Il donnait ensuite des extraits d'une correspondance entre Jehan Mayoux et Louis Janover à propos de la « Déclaration sur le droit à l'insoumission », dite Manifeste des 121, où le premier, se déclarant pacifiste absolu, affirmait à la lumière de l'histoire : « la victoire russe a renforcé la dictature stalinienne ». Puis il revendiquait pour le peuple algérien le droit de choisir lui-même son régime, considérant que les choses avaient bien changé depuis l'époque de Marx où les ouvriers étaient les seuls à posséder une culture politique : « À propos d'un pays comme la Russie, est-il légitime ou non de se poser la question suivante : tant de déboires (ou désastres) économiques et sociaux dans le règlement des questions agraires ne sont-ils pas dus (au moins partiellement) à ce que ces questions ont été réglées du dehors (par le prolétariat ou ses chefs), en très large ignorance de cause ? Ne peut-on penser que les paysans auraient eu aussi leur mot à dire¹⁶ ? ».

Le numéro 4 de *La Brèche* contient une longue analyse, par Jean-Louis Simon, de « La poésie soviétique entre le silence et la liberté ». Commentant la poésie soviétique depuis les débuts de la révolution, il y décèle une évolution récente, dans une anthologie telle que *Moscou littéraire*, après la mort de Staline, vers une certaine liberté poétique : « l'URSS sort de la nuit ».

La même publication livre un article de Gérard Legrand, représentant de la nouvelle génération surréaliste, intitulé « La chasse d'âmes est ouverte », critiquant l'attitude de l'Église alliée à l'État soviétique depuis la Libération : « Il ne me déplairait point que ce catholicisme "rationnel" et populaire (à la façon de certaines soupes...) prît corps, autour de Rome, de Moscou, et de quelque banlieue de Notre-Dame de Québec baptisée New York.

¹⁵. *La Brèche*, n° 1, octobre 1961, p. 66.

¹⁶. *La Brèche*, n° 2, p. 68.

Nous — les surréalistes de l'avenir — n'aurions plus à lutter que sur un seul front. » (La Brèche, n° 4, p. 84). Par sa voix, le surréalisme se déclare opposé à la « technocratie nouvelle », russe, américaine, américano-russe, s'appuyant sur la nouvelle alliance du sabre et du goupillon.

Dans la livraison suivante, son contemporain Jean Schuster développe une longue réflexion sur l'idée de révolution, qu'il trouve incarnée dans le castrisme, à Cuba, même si « Moscou y trouve son intérêt » (La Brèche, n° 5, p. 61). On pourrait croire la politique soviétique désormais indifférente aux yeux de cette génération si un hommage du même auteur à Alfred Rosmer, approuvé par toute la rédaction, ne venait, dans le numéro qui suit, rappeler l'inclination trotskiste de certains, et leur déférence envers les pionniers de l'Internationale communiste dont le siège était à Moscou.

Toutefois le même numéro 5 publie, en écho à celui de J.-L. Simon, un article de José Pierre, « Il n'y a pas de poésie pour les ennemis de la liberté » qui dresse un parallèle, en Russie, entre la position de Maïakovski fondant la Lef en 1923, et les jeunes poètes actuels. Celui-ci, mettant le Futurisme russe au service de la révolution, mais surtout confondant l'inspiration personnelle et l'art de propagande n'a-t-il pas préfiguré les déboires présents d'Evtouchenko et Voznessenski ? Il observe les aspirations de la jeunesse dans ce pays : « Or, s'il est, dans la Russie d'après Staline, un point d'extrême sensibilité, c'est bien la jeunesse intellectuelle de ce pays. Très sensible, cette jeunesse, à toutes les formes d'expression plus ou moins interdites dans la période précédente : poésie lyrique (et non plus l'épopée du socialisme ou de la guerre contre l'envahisseur), art non-figuratif (et non pas les illustrations calquées sur le calendrier officiel), jazz (et non pas les chants folkloriques), cinéma américain (et non pas des films sur les amours kolkhoziennes) ... Sensible en raison de son dynamisme propre, de son niveau élevé de formation intellectuelle (même si l'on préfère parler de "déformation"), de la place déterminante qui est la sienne dans les réalisations actuelles du régime. » (La Brèche, n° 5, p. 83). Et de poursuivre : « Ce n'est pas un hasard si, au cours de l'offensive contre la "libéralisation" culturelle, Krouchtchev a été entraîné à une réhabilitation partielle de Staline. La liberté poétique et la liberté tout court se confondent dans le même élan, et qui condamne l'une condamne l'autre. Moins que quiconque, les jeunes poètes russes ne s'y tromperont. Eux-mêmes, à plusieurs reprises, ont clairement laissé entendre, et c'est tout à leur éloge, qu'ils frayaient la voie, qu'ils préparaient le terrain. » (La Brèche, n° 5, p. 85). Craignant la pire mise au pas, José Pierre s'en sort par une folle espérance, la perspective, avancée par certains observateurs, d'une « troisième révolution socialiste russe » (La Brèche, n° 5, p. 85). Dans le même ordre d'idées, Vincent Bounoure traitant du « Paradoxe de la communication » dans le numéro 6, se fonde fréquemment sur l'exemple des poètes russes, Essenine et Maïakovski.

On se souvient du bruit que fit le refus du prix Nobel par Sartre. Pourtant, les surréalistes (s'appuyant sur l'exemple précédent de Julien Gracq) ne s'en émurent point. Ou plutôt, ils saisirent l'occasion d'un « Rappel de Stockholm », par lequel ils accusaient Sartre de faire le jeu de l'Union soviétique : « De quelle conscience ose-t-on se réclamer lorsqu'on encense Neruda, agent du Guépéou pour l'Amérique du Sud, protecteur de Siqueiros qui organisa le premier attentat contre Trotsky ; quand on relance la candidature d'Aragon, "brillante" caution de tous les crimes perpétrés au nom du socialisme depuis près de trente ans : Procès de Moscou, massacre des anarchistes et des trotskistes en Espagne, procès de Prague, Budapest et Sofia, complot des blouses blanches, répression sanglante des insurrections populaires de Berlin-Est... » (La Brèche, n° 7, p. 1). À quel titre Sartre peut-il juger de la qualité littéraire ? Pourquoi ne dit-il rien du procès qu'en Russie on livre au poète Yosip Brodsky, pire que les procès de Moscou puisqu'il s'agit d'anéantir la poésie en ce qu'elle conteste la nature de l'État : « Qui douterait qu'un État aussi affermi et structuré ne constitue, du point de vue même du marxisme révolutionnaire, une véritable provocation à la subversion ? Mais le développement

de l'État Russe est allé à un tel degré à rebours du développement dialectique espéré par Marx (le fil de l'Histoire déroulé à l'envers, dont parle Trotzky) que "l'État Communiste", en assumant semblable contradiction dans les termes, est contraint de revêtir les attributs de la puissance transcendante. Église de Moscou, a-t-on souvent dit... » (ibid., p. 2).

Les notes de la même livraison s'étonnent, à propos de la préface d'Aragon à ses Collages : « Non seulement, Aragon, glissant sur d'innombrables numéros des Lettres Françaises où il nous assénait la peinture bourgeoise russe contemporaine, en osant écrire qu'elle était faite librement sous les auspices de Guérassimov et Jdanov, se forge une vocation de défenseur de l'avant-garde du XXe siècle occidental, mais il va jusqu'à écrire : "Je suis demeuré un réaliste". »

Après la mort de Breton, le mouvement surréaliste se cherche des principes à défendre dans le monde contemporain. Sur le plan politique, il les trouve dans le refus de s'incliner devant les forces impérialistes de l'Est et de l'Ouest :

« Si le Surréalisme entend continuer d'intervenir sur le plan politique, il n'a d'autre attitude à prendre à l'échelle internationale que celle-ci : soutenir en tout ce qui dépend de lui les mouvements qui s'opposent aux trois pouvoirs qui se partagent le monde, le pouvoir américain, le pouvoir russe et le pouvoir chinois. À nos yeux, l'ennemi est le même, il change de nom suivant les zones géographiques où il exerce sa domination. » (« Le demain joueur », 10 mai 1967).

Mais le surréalisme peut-il encore parler d'une seule voix ? Peut-il être entendu dans la clameur qui s'élève des capitales européennes au printemps de 1968 ? C'est là un tout autre sujet, qui nous éloignerait fort de notre propos.

On connaît le poème d'Aragon, « Front rouge », composé en 1930 à son retour de Moscou, renié depuis. Il y donne d'abord la parole aux bourgeoises françaises :

« C'est l'exemple des bolcheviques
Malheureuse Russie
L'U.R.S.S.
L'U.R.S.S. ou comme ils disent S.S.S.R.
S.S. comment est-ce S.S.S.
S.S.R. S.S.R. S.S.S.R. oh ma chère
Pensez donc S.S.S.R.
Vous avez vu
les grèves du nord
Je connais Berck et Paris-Plage
Mais non les grèves S.S.S.R.
S.S.S.R. S.S.S.R. S.S.S.R. »
Puis, parlant pour son propre compte, il conclut :
« URSS
Coups de feu coups de fouets Clameurs
C'est la jeunesse héroïque
Céréales aciéries SSSR SSSR
Les yeux bleus de la Révolution
brillent d'une cruauté nécessaire
SSSR SSSR SSSR SSSR »

À la date d'écriture et de publication, avec le procès qui s'ensuivit, où Breton apporta son

soutien à l'auteur, il est encore surréaliste, et l'on pourrait le tenir pour un exemple parfait de l'enthousiasme que souleva chez l'auteur sa visite de l'Union soviétique. Mais ce serait là faire abstraction de toute l'histoire interne du mouvement surréaliste, et de l'évolution personnelle d'Aragon qui, ainsi écrivant, s'est absolument éloigné des positions esthétiques et même politiques de ses premiers compagnons, donnant une représentation régressive de la poésie qu'ils voulaient, de sorte qu'on ne peut tenir ces propos pour surréalistes. À ce compte, l'image de la Russie que je viens de dégager paraîtra singulièrement désincarnée, pour ne pas dire appauvrie. Dans les textes examinés, l'arrière plan culturel reste des plus sommaire : Maïakovski, Kandinsky, Diaghilev, Nijinski (évoqué par Breton dans le Manifeste du surréalisme¹⁷), tels sont à peu près les seuls noms mentionnés par les surréalistes, avec celui de Dostoïevski, dont le même Breton dénonçait l'inanité des descriptions au début du même écrit. Rien sur ses bâtiments, rien de ses réalisations. Finalement, l'accent porte sur le seul aspect politique de la révolution, du régime qui fut instauré par Staline, et sur le débat concernant la littérature prolétarienne, dont on sait le sort qu'elle connut sous l'autorité du même potentat.

À tort ou à raison, l'imaginaire surréaliste de Moscou et de la Russie est exclusivement politique, de telle façon qu'il recouvre presque intégralement un autre chapitre de l'histoire du surréalisme. Allant de l'indifférence à l'enthousiasme puis à la réserve pour finir par l'hostilité la plus marquée, les surréalistes témoignent clairement de l'esprit de l'avant garde en France à l'égard de l'Union soviétique.

Certes, le corpus dont j'ai fait état ne comporte pas l'intégralité des œuvres surréalistes. Toutefois, je ne pense pas que le tableau changerait radicalement si l'on examinait les écrits de chacun d'entre eux (du moins pour ceux qui sont restés fidèles au mouvement). Un bref sondage parmi les œuvres complètes de Breton montre même qu'il s'est radicalisé, condamnant très explicitement et régulièrement l'académisme artistique prôné par les autorités soviétiques, le prétendu « réalisme socialiste » qu'il qualifiait de « moyen d'extermination morale ».

Pour regrettable qu'il soit, ce divorce n'a qu'une seule cause : la dictature stalinienne et sa prétention à régenter l'art de tous les pays.

Henri BÉHAR

¹⁷. « Je serai comme Nijinski, qu'on conduisit l'an dernier aux Ballets russes et qui ne comprit pas à quel spectacle il assistait. » Manifeste du surréalisme, éd. Pauvert, p. 73.